

Thomas Ligotti

Teatro Grottesco

Traduit de l'anglais par Fabien Courtal

LE RÉGISSEUR MUNICIPAL

Un matin gris, peu avant que l'hiver s'installe, une nouvelle préoccupante a soudain circulé parmi nous : le régisseur municipal n'était pas à sa permanence et nul ne savait où il était passé. Aussi longtemps que nous l'avons pu, nous nous sommes efforcés de traiter la situation, si encore elle était avérée, comme un embarras temporaire ; nous avons toujours procédé ainsi dans des cas semblables.

Carnes, le conducteur du tram qui faisait la navette sur Main Street, a été le premier à devoir envisager sérieusement l'éventualité que le régisseur municipal nous avait quittés pour de bon. Il venait de sortir de chez lui pour gagner à pied la station de tram de l'autre côté de la ville, quand il a remarqué, avant tout le monde, que la lampe à l'éclat diffus qui avait toujours été allumée dans le local du régisseur était éteinte.

Il n'y avait bien sûr rien d'impensable à ce que l'ampoule de la lampe installée au coin de son bureau ait simplement grillé ou à ce qu'il se soit produit un court-circuit dans l'installation électrique de la petite permanence établie sur Main Street. Il était même possible que ce court-circuit ait aussi concerné l'appartement du dessus – c'était là que vivait le régisseur municipal depuis qu'il nous avait rejoints pour prendre ses fonctions. Nous étions bien placés pour savoir qu'il ne se souciait pas vraiment de l'état des locaux dont il avait l'usage, que ce fût à titre professionnel ou privé.

Par conséquent, ceux d'entre nous qui s'étaient rassemblés devant la permanence et l'appartement du régisseur municipal ont consacré un temps certain à soupeser la possibilité d'une ampoule défectueuse ou d'un court-circuit. Et pour autant notre fébrilité n'a fait qu'augmenter. Carnes était celui que l'affaire plongeait dans

l'état d'anxiété le plus sérieux : la situation l'affectait depuis plus longtemps que n'importe qui dans le groupe, quoi qu'il n'eût été au courant que quelques minutes avant nous. Comme je l'ai déjà dit, ce n'était pas la première fois que nous étions confrontés à pareil cas. Alors quand Carnes a fini par nous sommer d'agir, nous avons aussitôt renoncé à nous réfugier dans le champ de l'hypothétique. « Il est temps qu'on fasse quelque chose, a dit le conducteur du tram. On doit en avoir le cœur net. »

Ritter, qui tenait la quincaillerie locale, a forcé la porte de la permanence au pied-de-biche, puis à quelques-uns nous y sommes entrés pour la passer au peigne fin. L'endroit était impeccable, n'était-ce qu'en vertu du fait qu'il n'était presque pas meublé : il y avait en tout et pour tout une chaise, un bureau, et sur le bureau, la lampe. Le reste, les murs, la surface au sol, tout était vide et nu. Même les tiroirs du bureau, comme l'ont découvert les membres les plus entreprenants de notre expédition, ne contenaient strictement rien. Ritter vérifiait la prise où était branché le cordon d'alimentation de la lampe, tandis que quelqu'un d'autre inspectait les fusibles dans le fond du local. Mais ça n'était qu'histoire de gagner du temps : aucun de nous n'avait envie d'aller fouiller sous l'abat-jour à la recherche de l'interrupteur, afin de vérifier si l'ampoule avait bel et bien rendu l'âme ou si – et ç'aurait été de très mauvais augure – on avait délibérément plongé le local dans le noir. Tout le monde le savait, la seconde option signalait ordinairement que le mandat d'un régisseur municipal venait d'expirer.

Il fut un temps où nos services publics étaient regroupés, comme c'est le cas d'habitude, dans les murs de l'Hôtel de ville, qui se dressait jadis à l'extrémité sud de Main Street. Au lieu d'une petite lampe agrippée au coin d'un bureau vermoulu, cet édifice impressionnant était nanti d'un lustre colossal, étincelant de mille feux, mais qui servait surtout à nous assurer, aussi longtemps qu'il

était allumé, que le chef des services municipaux était bien à son poste. Quand l'Hôtel de ville a commencé à tomber en décrépitude et qu'il a fallu l'abandonner, d'autres bâtiments ont été réquisitionnés à leur tour - en même temps que leur système d'éclairage - depuis les niveaux supérieurs de l'ancien opéra (eux aussi à présent désertés) jusqu'à l'actuel bureau à façade vitrée, le dernier en date à avoir accueilli les services centraux de l'administration municipale. Mais chaque fois arrivait un jour où, sans que personne en ville en fût averti, quelqu'un éteignait la lumière.

« Il n'est pas à l'étage », a crié Carnes depuis l'appartement du régisseur municipal. À cet instant précis, j'ai pris sur moi de tenter d'actionner l'interrupteur. L'ampoule s'est allumée ; tout le monde s'est tu dans la pièce. Après un moment, quelqu'un – aujourd'hui encore je ne sais pas qui – a laissé tomber d'une voix lasse : « Il est parti. »

Le bruit s'est propagé à travers la foule assemblée devant le local du régisseur... et bientôt tout le monde a su à quoi s'en tenir. Personne ne s'est même demandé si ce changement pouvait résulter d'une erreur ou d'un acte de malveillance. La seule conclusion qui s'imposait était que l'ancien régisseur municipal n'était plus aux commandes et qu'on allait en désigner un autre, si ce n'était pas déjà fait.

Tout au long de ce matin grisâtre et jusque dans l'après-midi, des recherches ont malgré tout été conduites, pour la forme. Nous en organisions chaque fois qu'un régisseur municipal disparaissait, en guise de prélude à l'installation du suivant. Dans le cours de mon existence, j'ai eu tout lieu de constater combien on les menait avec toujours plus de promptitude et d'efficacité. À ce moment déjà, notre ville comptait beaucoup moins d'immeubles et de maisons que dans mon enfance ou ma jeunesse. Des secteurs entiers,

autrefois des quartiers grouillant d'activité, avaient été changés, sous l'effet d'un impressionnant mécanisme de corruption, en des friches où seuls quelques briques et des éclats de verre indiquaient qu'il ne s'y était jamais trouvé autre chose que du chiendent et de la terre sèche. Du temps que j'étais jeune et plein d'ambition, je m'étais promis d'avoir un jour une maison dans un district huppé qu'on appelait La Colline. Il y avait quelque chose de cruellement ironique dans la façon dont le nom s'attachait encore à l'endroit, en dépit du fait que la résidence en question – à présent un lopin de terre inégal et désaffecté – ne montait désormais pas plus haut que les quartiers qui l'entouraient.

Après l'avoir cherché, pour la forme donc, partout dans les limites de la ville, nous nous sommes mis en route pour la campagne où, toujours pour la forme, nous avons commencé à vagabonder. Comme je l'ai déjà dit, nous étions à cette époque de l'année où l'hiver approchait : où que nous regardions, tandis que nous marchions sans but sur la terre en train de durcir, il n'y avait que quelques arbres dénudés pour nous boucher la vue. Nous gardions l'œil ouvert, mais nous n'aurions pas pu prétendre être bien diligents dans nos recherches.

Aucun régisseur municipal n'avait jamais été retrouvé, que ce fût mort ou vif, après qu'il avait disparu et que la lumière à l'intérieur de son local avait été éteinte. Notre seul but était de garantir que nous aurions de quoi présenter un rapport au nouveau régisseur aussitôt qu'il apparaîtrait – rapport visant à rendre compte des efforts que nous aurions déployés pour localiser son prédécesseur. Et cependant, ce rituel avait l'air de perdre peu à peu de son importance aux yeux de nos régisseurs successifs. C'était à peine si le dernier avait salué du bout des lèvres les efforts que nous avions déployés pour retrouver, quel que pût être son état, celui dont il venait de reprendre le poste. « Quoi ? » avait-t-il demandé

quand il avait enfin émergé du somme où nous l'avions surpris, vautré derrière le bureau de la permanence.

« On a fait de notre mieux », avait répété l'un de ceux qui avaient conduit les recherches – lesquelles, cette fois-là, avaient eu lieu au début du printemps. « Il a fait de l'orage tout du long », avait ajouté quelqu'un d'autre.

À la fin de notre rapport, le régisseur municipal avait simplement dit : « Oh, je vois. Hé bien, bon travail. » Après quoi il nous avait donné congé ; et puis il était retourné à sa sieste.

« Pourquoi se donner tant de mal ? » avait demandé Leeman le coiffeur, une fois de retour devant la permanence. « On ne trouve jamais rien. »

Je l'avais renvoyé en même temps que tous les autres à la section de la charte municipale – un document pour le moins succinct – qui requérait « des recherches suffisamment sérieuses dans la ville et ses environs » chaque fois qu'un régisseur manquait à l'appel. Cette obligation participait d'un engagement contracté par les fondateurs et qui n'avait plus cessé d'être honoré depuis, génération après génération. Hélas, rien dans les archives (qu'on avait fini par stocker dans le nouvel opéra et qui avaient par conséquent brûlé, quelques années auparavant, avec cet édifice à la conception indigente) n'a jamais clairement spécifié avec qui l'accord en question avait été passé ; quant à la charte municipale, elle se réduisait désormais à quelques notes sans queue ni tête, mélange de souvenirs parcellaires et de folklore - ce qui n'empêchait pas que la lettre en fût rarement disputée. Il n'était pas douteux qu'à l'époque, la décision des fondateurs avait été dictée par la nécessité d'assurer la survie de la ville et sa prospérité, et l'accord qu'ils avaient passé visait à garantir que leurs descendants suivraient la même voie. Tout ça n'avait rien d'extraordinaire.

« Mais c'était il y a des années », avait dit Leeman, par cet après-midi pluvieux du début du printemps. « Moi, je pense que le moment est venu de savoir à qui on a vraiment affaire. »

Les autres avaient été d'accord, et moi non plus je n'avais rien eu contre. Pour autant, nous n'avions jamais pu aborder le sujet avec l'ancien régisseur municipal. Mais cependant que nous marchions à travers la campagne, par ce jour où l'hiver s'annonçait déjà, nous en avons reparlé entre nous : nous nous sommes juré de poser certaines questions au nouveau régisseur, qui d'habitude arrivait peu après la disparition ou la défection de son prédécesseur, quelquefois le jour même.

Entre autres choses, nous voulions avant tout savoir pourquoi nous devions perdre tout ce temps à rechercher les disparus. Certains parmi nous pensaient que ces recherches n'étaient rien de plus qu'une diversion inventée pour permettre au nouveau régisseur de prendre ses fonctions sans que quiconque eût la moindre chance de déterminer comment il était arrivé ni par où il était venu. D'autres étaient d'avis que ces expéditions avaient bel et bien une utilité mais que leur propos excédait notre compréhension. Dans l'un ou l'autre cas, nous nous étions tous accordés sur ce fait : il était temps que la ville – ou du moins ce qu'il en restait – entre dans une ère nouvelle, plus éclairée, de son histoire. Et pourtant, avant que nous ayons atteint les ruines du corps de ferme, toutes nos résolutions s'étaient évaporées dans le brouillard gris qui embuait cette journée.

D'habitude, le corps de ferme en ruines et la grange en lattes de bois qui se dressait à proximité marquaient le point où nous arrêtions nos recherches : c'était à cet endroit que nous faisions demi-tour pour rentrer en ville. Le soir approchait, ce qui nous laissait tout juste assez de temps pour être de retour chez nous avant la nuit. Il nous fallait encore expédier l'inspection du corps de

ferme et de la grange. Mais nous ne sommes jamais allés aussi loin. Cette fois nous sommes restés à l'écart du corps de ferme, dont il ne restait plus qu'une ombre miteuse inclinée contre le ciel gris, et de la grange, une structure étroite et très ancienne, construite en planches minces rivées par des clous. Quelque chose avait été écrit sur ces planches battues par les intempéries, des mots que personne parmi nous n'y avait lus auparavant. Ils avaient été gravés dans le bois comme au couteau. Plusieurs des caractères, creusés à des endroits où les lattes s'étaient disjointes, étaient illisibles ou manquants. Carnes, le type du tram, se tenait debout près de moi.

« Est-ce que ça dit ce que je crois ? m'a-t-il demandé presque dans un murmure.

- Je pense, oui.

- Et la lumière à l'intérieur ?

- On dirait des braises couvant sous la cendre, » ai-je dit ; je faisais allusion à la lueur rougeâtre qu'on voyait filtrer entre les lattes de la grange.

Nous venions de comprendre que le nouveau régisseur était arrivé – quel que fût le lieu d'où il était venu ou le moyen qu'il avait employé - ; nous avons fait demi-tour ; sans rien dire, nous avons repris le chemin de la ville, en traînant les pieds à travers la campagne grise qui succombait chaque jour un peu plus devant l'avancée de l'hiver.

En dépit de cette découverte accidentelle, nous avons eu tôt fait d'en accepter la conclusion - ou tout au moins nous avons atteint le point où nous n'exprimions plus nos appréhensions à voix haute. Était-il vraiment important qu'au lieu d'un immeuble sur Main Street, à l'entrée duquel on aurait inscrit RÉGISSEUR MUNICIPAL sur une enseigne au-dessus de la porte, le dernier arrivé eût fait le choix de s'établir dans une grange, dont les lattes pourries donnaient plus ou moins la même indication, gravée

dedans à coups de couteau ? C'était le cours prévisible des choses. Il fut un temps où le régisseur municipal conduisait ses affaires depuis ses bureaux de l'Hôtel de ville et habitait une villa cossue dans le quartier de La Colline ; le nouveau fonctionnaire en poste opérerait depuis une grange branlante à deux pas d'une ferme en ruines. Rien ne restait très longtemps sans changer. Le changement était l'essence même de nos vies.

Prenez mon cas. Comme je l'ai dit plus haut, ma première ambition avait été de posséder une propriété dans le quartier de la Colline. Pendant un temps, j'avais dirigé une entreprise de livraison, position qui promettait presque à coup sûr de me faire atteindre mon but. Et malgré cela, quand l'ancien régisseur était entré en fonction, j'en étais déjà à passer le balai dans le salon de Leeman et à accepter tous les petits boulots qui se présentaient. De toute façon, dès le moment que le quartier de la Colline avait été renvoyé au néant par cette implacable érosion, ma motivation à percer dans le secteur de la livraison s'en était trouvée quelque peu amoindrie.

Peut-être fallait-il imputer ce déclin généralisé - lequel touchait aussi bien l'état de la ville que les conditions de vie de ses résidents - aux mauvais choix de gestion de nos régisseurs successifs, qui à bien des égards nous paraissaient de moins en moins capables. Quelles qu'aient pu être nos préventions à l'endroit du nouvel arrivant, on ne pouvait pas dire que l'ancien avait été un administrateur modèle : vers la fin de son mandat, il passait le plus clair de ses journées à dormir avachi à son bureau.

D'un autre côté, on pouvait porter au crédit de chacun de nos régisseurs l'introduction d'un changement quelconque, un chantier public d'une sorte ou d'une autre qui, en toute bonne foi, n'était jamais absolument nuisible. La conception bâclée du nouvel opéra avait beau l'avoir destiné dès le départ à partir tôt ou tard en fumée, il constituait malgré tout un effort au moins apparent pour redorer

l'image de l'institution. Quant au précédent régisseur, c'était à lui qu'on devait le tram qui faisait la navette sur Main Street. Dès les premiers jours de son mandat, il avait fait venir des ouvriers de l'extérieur pour ériger ce monument à la gloire de son esprit d'innovation. Non qu'on ait jamais eu un besoin criant de cette sorte de commodité dans notre ville : on pouvait facilement la traverser de bout en bout à pied ou à vélo sans courir le risque de s'essouffler, en tout cas pour ceux d'entre nous qui étaient à peu près valides. Néanmoins, une fois le tram mis en service, nous avons pratiquement tous emprunté l'engin à un moment ou à un autre, ne serait-ce que parce que ça nous changeait. Quelques-uns, pour une raison inconnue, faisaient régulièrement usage de ce nouveau moyen de transport, et semblaient même dépendre de lui pour couvrir une distance à peine équivalente à quelques pâtés de maison. À défaut de mieux, le tram a procuré à Carnes un emploi régulier, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant.

En somme, nous avons toujours réussi à nous adapter au fonctionnement de chacun de ceux qui s'étaient succédé au poste de régisseur. Le plus pénible était d'attendre que l'administrateur fraîchement débarqué dévoile ses projets d'aménagement ; après quoi nous nous arrangions du tour que ceux-ci pouvaient prendre, quelle qu'elle pût être. Nous avons toujours fait les choses de cette façon. Nous étions nés dans cet ordre du monde et nous y avons volontiers adhéré par esprit de conformité. Le risque qu'il y aurait eu à s'y opposer, à se plonger dans l'inconnu, était trop grand pour que nous osions l'envisager longtemps. Mais nous ne pouvions pas prévoir, même après avoir été témoins du spectacle alarmant offert par la grange à côté des ruines du corps de ferme, que la ville était sur le point d'entrer dans une époque radicalement neuve de son histoire.

La première directive du nouveau régisseur municipal nous est arrivée sur un bout de papier qui, un jour, a descendu Main Street en glissant le long du trottoir : une vieille dame l'a ramassé ; puis elle est venue nous le faire voir. Le papier, d'une couleur brunâtre, était de fabrication grossière. Les caractères qui le couvraient semblaient avoir été tracés au charbon de bois par la même main qui avait tailladé les vieilles lattes de la grange où le régisseur avait pris ses quartiers. Le message était le suivant : DTRUIR TRAMWÈ.

Quand bien même le sens littéral de ces mots était assez clair, nous rechignions à satisfaire à une demande dont le sens et la visée nous paraissaient franchement obscurs. Il n'y avait rien de si surprenant à ce qu'un nouveau régisseur fît démolir un symbole ou un édifice emblématique de l'administration précédente : il s'agissait pour lui de faire place nette, avant d'ériger à son tour un édifice ou un symbole où se reconnaîtrait son influence ; sans compter que le simple fait d'abolir toute trace d'un ordre antérieur entérinait du même coup l'instauration d'un ordre différent. Mais d'habitude on avançait une raison d'agir, on donnait un prétexte. De toute évidence, les directives du nouveau régisseur municipal s'écartaient de l'usage. Alors nous avons décidé que jusqu'à plus ample informé nous ne ferions strictement rien. Ritter a suggéré que nous réfléchissions de notre côté à la rédaction d'une note requérant des instructions supplémentaires - après quoi cette note aurait pu être déposée devant la porte de la grange du régisseur. Sans surprise, personne ne s'est porté volontaire pour l'apporter. En attendant que nous ayons reçu des indications plus précises, le tram resterait donc intact.

Le matin suivant, le tram a descendu Main Street en klaxonnant pour son premier trajet de la journée. Mais à aucun moment il ne s'est arrêté devant ceux qui l'attendaient sur le trottoir. « Regarde-moi ça », m'a dit Leeman, tandis qu'il observait

la scène par la vitrine du salon de coiffure. Puis il est sorti. J'ai posé mon balai contre un mur et je l'ai rejoint. D'autres étaient déjà dans la rue en train de suivre le tram des yeux, jusqu'à ce qu'il finisse par s'immobiliser à l'autre extrémité de la ville. « Il n'y avait personne aux manettes », a remarqué Leeman – et quelques témoins ont repris en chœur l'observation. Quand il a semblé évident que le tram n'allait pas repartir en sens inverse, quelques-uns parmi nous ont descendu la rue pour voir de quoi il retournait. À l'intérieur du véhicule, nous avons trouvé Carnes, le conducteur, couché sur le plancher. Il était pratiquement nu ; on l'avait salement mutilé et il était mort. Marqué au feu sur sa poitrine, on pouvait lire : DTRUIR TRAMWÈ.

Et c'est exactement ce que nous avons fait les jours suivants. Nous avons aussi démonté les rails qui traversaient la ville et jeté à bas le réseau des câbles d'alimentation. Au moment même où nous terminions, quelqu'un a repéré un autre de ces bouts de papier brunâtre. Il était poussé par le vent dans le ciel au-dessus de nous, tressautant comme un cerf-volant. Il a fini par descendre au beau milieu de notre groupe. Assemblés en cercle autour de ce bout de papier, nous y avons lu les mots griffonnés à notre intention. « C BIEN », disait le message ; « APRÉ VS ENPLOI VNT CHNGÉ. »

Et ce ne sont pas seulement nos emplois qui ont changé, mais bien le visage entier de la ville. Cette fois encore, des ouvriers sont arrivés de l'extérieur, avec pour mission de réaliser divers travaux de construction, de démolition et de décoration, d'abord sur Main Street et puis jusque dans les quartiers de la périphérie. Nous avons reçu l'ordre, par le moyen habituel, de ne pas gêner leur travail. Tout au long de cet hiver sombre et maussade, ils se sont affairés à l'intérieur des bâtiments. Quand le printemps est arrivé, ils ont terminé les travaux extérieurs et sont partis. Ce qu'ils ont laissé derrière eux ressemblait moins à une ville qu'à un énorme

spectacle de foire : ceux d'entre nous qui vivaient là y joueraient désormais le rôle de phénomènes - comme nous l'avions aussitôt compris en découvrant, toujours par le même moyen, la façon exacte dont nos emplois allaient changer.

La quincaillerie de Ritter, par exemple, avait été vidée de ses fournitures ordinaires et réorganisée en un dédale compliqué de lieux d'aisance. Dès l'entrée on se retrouvait debout entre une cuvette et un lavabo. Ménagée dans un murs de ce vestibule, une porte donnait sur d'autres lieux d'aisance un peu plus spacieux. Dans cette nouvelle pièce, deux portes conduisaient plus loin, vers des lieux d'aisance toujours, auxquels parfois on devait accéder en empruntant un escalier à vis ou un long corridor étroit. Il y avait des différences de taille et de décoration des uns aux autres. Pas un ne fonctionnait. À l'extérieur, on avait refait la façade en gros blocs de pierre et on l'avait flanquée de deux fausses tourelles qui la dépassaient nettement. Une enseigne au-dessus de la porte indiquait que la quincaillerie était dorénavant LE CHÂTEAU DU CONFORT. Le nouvel emploi de Ritter consistait à garder le trottoir devant son ancien magasin, assis sur une chaise, dans un uniforme sommaire ; au-dessous de son épaule gauche étaient brodés les mots AGENT DE PROPRIÉTÉ.

Leeman le coiffeur avait eu moins de chance encore dans l'assignation de sa nouvelle fonction : son salon, rebaptisé « BébéVille », ressemblait désormais à un monstrueux parc pour enfants ; l'unique mission de Leeman, vautre au milieu d'animaux en peluche et d'un assortiment de jouets, était de s'y morfondre en barboteuse pour adulte.

Tous les magasins le long de Main street avaient subi des transformations d'une sorte ou d'une autre ; le résultat en était quelquefois moins frivole que le « Château du Confort » de Ritter ou la « BébéVille » de Leeman. Beaucoup de ces locaux semblaient

abandonnés quand on se contentait d'y jeter un œil au passage – mais si l'on y entrait pour les explorer, on découvrait que l'arrière-boutique abritait en réalité un cinéma de poche où l'on projetait à même le mur des dessins animés en langue étrangère, ou qu'il y avait au sous-sol une galerie clandestine encombrée d'un capharnaüm de toiles et de croquis d'un goût douteux. Parfois aussi ces devantures à l'abandon n'étaient rien de plus que ce qu'elles paraissaient, sinon qu'aussitôt après qu'on en avait poussé la porte elle se refermait sur vous, vous contraignant à sortir par l'issue de service.

Derrière les boutiques de Main Street s'étendait tout un univers de petites rues que des alignements d'arcades plongeaient partout dans une nuit perpétuelle. Tout le temps qu'on errait à travers ces couloirs flanqués de hautes palissades et de murs en briques, un éclairage diffus, établi à des points étudiés, évitait de marcher dans une obscurité complète. Beaucoup de ces ruelles, parce qu'elles aboutissaient dans la cuisine ou le salon d'un logement privé, autorisaient un retour immédiat vers des quartiers plus populeux. Quelques-unes s'étrécissaient continuellement, au point qu'on finissait par ne plus pouvoir avancer et qu'on n'arrivait à s'en échapper qu'en les reparcourant à reculons. D'autres changeaient du tout au tout à mesure qu'on les longeait : du décor d'un bourg, on passait sans s'en rendre compte à celui d'une énorme cité ; des hurlements retentissaient au loin, des hululements de sirènes – en réalité des enregistrements que diffusaient des hauts-parleurs dissimulés. C'était dans un tel voisinage, entouré par des trompe-l'œil d'immeubles de rapport aux façades zébrées d'escaliers d'évacuation, que j'exerçais mon tout nouveau métier.

Posté dans un stand au bout d'une ruelle obscure où s'élevaient des rubans de vapeur pompés par les trous d'un faux

regard d'égout, je vendais de la soupe dans des gobelets de carton. À proprement parler, ce qu'on me faisait vendre ressemblait en fait bien plus à du bouillon qu'à de la soupe. Caché sous le comptoir ouvert sur le devant du stand, il y avait à même le sol un fin matelas où je pouvais passer la nuit et même m'allonger toutes les fois que je voulais dormir - tant les chances étaient minces de voir un seul client braver ce labyrinthe de ruelles dans le seul but de m'acheter ma soupe. Je me sustentais de mon propre bouillon et je buvais l'eau qui me servait à concocter ce repas de misère. J'avais l'impression que le régisseur touchait au but que ses prédécesseurs avaient poursuivi toutes ces années avec bien moins de zèle : la ville allait être saignée à blanc, privée de ses ultimes ressources. Je ne pouvais pas me tromper davantage.

En quelques semaines, un afflux nourri de clients est venu se presser devant mon stand : ils étaient prêts à payer un prix exorbitant pour la lavasse jaunâtre que je vendais. Ce n'étaient pas des gens du cru mais de l'extérieur. J'ai remarqué que presque tous étaient munis de dépliant, tantôt dépassant de leurs poches et tantôt serrés dans leur main. L'une de ces brochures avait été abandonnée sur le comptoir du stand, et je l'ai lue aussitôt que la fréquentation a marqué le pas. Sur la page de garde était écrit : ON VA DRÔLEMENT S'AMUSER À DRÔLEDEVILLE. À l'intérieur, on trouvait des photographies légendées qui détaillaient l'éventail d'attractions que notre ville avait à proposer aux visiteurs curieux. L'habileté du régisseur me sidérait : non seulement cette figure insaisissable nous avait soutiré jusqu'à notre dernier centime pour financer le plus ambitieux projet d'aménagement que nous ayons jamais connu - lequel avait impliqué à coup sûr le versement de pots-de-vin considérables ; mais cet ingénieux gaspillage avait généré des rentrées de fonds comme jamais aucun de nous n'en avait vu.

Et cependant, le seul qui en tirât un bénéfice indiscutable était le régisseur municipal. Tous les jours, quelquefois même à chaque heure du jour, des étrangers au visage fermé qui avaient l'air armés de tout un arsenal faisaient le tour des stands et des attractions pour collecter l'argent. J'ai aussi repéré des espions, infiltrés parmi les touristes afin de s'assurer que nul d'entre nous ne retenait plus qu'une maigre part de la manne engendrée par ce changement de gestion. Quoi qu'il en soit, alors que nous nous attendions à ce que le nouveau régisseur nous accule à la plus extrême pauvreté, il semblait désormais que nous allions au moins survivre.

Un jour, pourtant, l'afflux de touristes a commencé à s'étioler. En un rien de temps, les affaires de la ville ont périclité jusqu'à la faillite complète. Les hommes au visage fermé ne se sont plus donné la peine de collecter l'argent et nous avons commencé à craindre le pire. Non sans appréhension, nous avons déserté nos postes pour nous rassembler dans Main Street, sous une banderole avachie qui proclamait : BIENVENUE À DRÔLEDEVILLE.

« Je crois que c'est fini, a dit Ritter, toujours revêtu de son uniforme de monsieur pipi.

- Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir », a dit Leeman, qui avait renfilé ses vêtements d'adulte.

Une fois encore, nous nous sommes retrouvés à vagabonder à travers la campagne, quelques semaines avant l'arrivée de l'hiver. C'était presque la nuit, et bien avant d'avoir atteint la grange du régisseur nous pouvions déjà voir qu'il n'en émanait plus le moindre rougeoiement. Nous avons cependant fouillé la grange, puis le corps de ferme. Pas de régisseur municipal. Pas d'argent. Rien de rien.

Quand les autres ont fait demi-tour pour rentrer en ville, je suis resté derrière. Un autre régisseur arriverait avant longtemps, et je n'avais aucune envie de voir à quoi ressemblerait sa nouvelle

administration. Ç'avait toujours été comme ça – un régisseur succédant à un autre, chacun montrant des signes de plus en plus évidents de dégénérescence, comme s'ils allaient continuer à pourrir sur pied jusqu'à devenir on ne savait quoi. Personne ne pouvait dire où tout ça finirait. Combien encore allaient venir et puis repartiraient en emportant des fragments toujours plus nombreux du lieu qui m'avait vu naître et où j'avais commencé de vieillir ? Je me suis rappelé combien cet endroit était différent quand j'étais enfant. J'ai repensé à la maison que je rêvais d'avoir, jeune homme, dans le quartier de la Colline. J'ai repensé à mon ancienne affaire de livraison.

Et puis j'ai marché dans la direction opposée à la ville. J'ai marché jusqu'à tomber sur une route. Et j'ai suivi la route jusqu'à tomber sur une autre ville. J'ai traversé beaucoup de villes, des bourgs, des cités énormes, où j'ai subsisté comme j'ai pu, à coups de ménages et de boulots insignifiants. Toutes étaient gérées selon des principes identiques à ceux qui régissaient la ville où j'étais né ; et cependant, pas une seule n'avait atteint un tel degré de décrépitude. J'ai fui ces endroits dans l'espoir de trouver un lieu fondé selon d'autres principes et gouverné par des lois différentes. Mais un tel lieu n'existe pas, ou alors je ne l'ai pas trouvé. J'avais bien l'impression que tout ce qui me restait à faire était d'en finir.

Peu de temps après avoir pris conscience de ces faits que je viens de mentionner, j'étais installé au comptoir d'un petit café misérable. La nuit était bien avancée ; je mangeais de la soupe ; en même temps, je pensais à la façon dont je pourrais m'y prendre pour en finir. C'était peut-être un café dans un bourg, ou dans une énorme cité. À présent que j'y songe, comme il se trouvait sous un pont d'autoroute, il devait s'agir de la deuxième option. Le seul autre client à part moi était un monsieur bien mis qui buvait un café en bout de comptoir. J'ai remarqué que de temps en temps il

m'observait du coin de l'œil ; alors je me suis retourné pour le dévisager. Il m'a souri, puis il m'a demandé s'il pouvait venir me rejoindre.

« Faites comme vous voulez. Je m'en vais.

- Pas si vite », a-t-il dit tout en s'asseyant sur le tabouret à côté du mien. « Vous travaillez dans quelle branche ?

- Dans aucune en particulier. Pourquoi ?

- Je n'en sais rien. Vous avez l'air malin comme type. Vous avez roulé votre bosse, pas vrai ?

- Je suppose, ai-je dit.

- J'avais deviné. Écoutez, je ne suis pas seulement là pour causer. Je suis mandaté pour recruter des gens dans votre genre. Et je pense que vous avez les qualités requises.

- Requises pour quoi ? ai-je demandé.

- Régie municipale », a-t-il répondu.

J'ai expédié mes dernières cuillerées de soupe. Je me suis essuyé la bouche avec une serviette en papier. « Continuez », ai-je dit.

C'était ça ou j'en finissais.

LA TOUR ROUGE

Les ruines de la manufacture s'élevaient trois étages au-dessus d'un paysage autrement uniforme. Quoique plutôt imposantes en un sens, elles occupaient l'emplacement le plus anodin du désert gris qui s'étendait autour et formaient tout juste un relief peu marqué sur l'horizon lugubre. Aucune route n'y conduisait ; rien n'indiquait que c'eût été le cas à quelque époque plus reculée ; s'il y avait jamais eu une route, elle n'aurait servi à rien une fois parvenu aux abords de l'une ou l'autre des quatre façades en briques rouges, même quand la manufacture était en pleine activité. La raison en était simple : il n'y avait de porte nulle part, ni aucun pont de chargement ni aucun point d'accès à l'intérieur de l'édifice, dont les quatre côtés étaient construits en brique pleine, sans une seule fenêtre en-deçà du deuxième étage. Qu'il pût exister une manufacture à ce point fermée au monde extérieur était pour moi un sujet de profonde fascination. C'est presque avec regret que j'ai fini par apprendre qu'il était possible d'y pénétrer en empruntant un souterrain. Mais évidemment cette révélation a bientôt subjugué à son tour mon sens morbide et corrompu du merveilleux.

La manufacture était en ruines depuis longtemps : ses innombrables briques étaient usées et effritées, ses fenêtres brisées. Chacun des trois niveaux édifiés au-dessus du sol était vide, sinon pour la poussière et le silence. Les machines, qui encombraient autrefois le plancher des trois étages, ainsi qu'une portion considérable de l'espace intermédiaire, s'étaient *évaporées* d'après la rumeur - j'ai bien dit : *évaporées* - peu après que la manufacture avait cessé de fonctionner : il n'en était resté que des contours spectraux de cuves profondes et de réservoirs, de tubes contournés et d'entonnoirs, d'engrenages et de leviers grippés, de

cloches monstrueuses, de roues, que l'on distinguait le plus nettement à la tombée du jour – après quoi tout disparaissait. Selon des relations hallucinées, la Tour Rouge, comme on l'appelait, avait toujours été sujette à des *éclipses*, qui à certains moments l'affectaient dans sa totalité. Ce phénomène, d'après ce qu'en disaient dans leur délire ou leurs derniers instants ceux qui en auraient été les témoins, était suscité par le profond antagonisme entre d'un côté le vacarme et la puanteur de l'usine en activité et de l'autre la pureté de la désolation qui l'entourait - conflit causant à l'occasion des effacements temporaires, ou des éclipses, de la première par la seconde.

Quand bien même ils auraient été le fruit de la crédulité ou de la démence, il me semblait que ces témoignages méritaient mieux qu'une attention distraite. Le conflit légendaire entre la manufacture et le territoire grisâtre qui la cernait pouvait très bien n'avoir été qu'une invention d'individus perdus dans des stades avancés de détérioration physique ou bien psychique ; ma théorie (qui n'a pas varié depuis lors), n'en était pas moins que la Tour n'avait pas toujours présenté la couleur singulière qui lui valait désormais sa réputation, et que son *cramoisissement* constituait en fait une trahison, une sécession – car je postulais qu'en des temps oubliés de longue date elle avait été de la même nuance pâle que le monde autour d'elle. Plus encore, dans un élan de lucidité causé par un état de désaffection qui confinait au complet désespoir, j'ai eu l'intuition que la Tour Rouge n'avait jamais borné son activité aux humbles fonctions d'une usine ordinaire.

Sous ces trois étages vertigineux la Tour comptait deux, peut-être trois autres niveaux. Celui situé immédiatement au-dessous du rez-de-chaussée de la manufacture était le nœud central d'un système unique en son genre, dédié à la distribution de tous les articles produits dans les étages supérieurs. Ce premier sous-sol

ressemblait beaucoup à une ancienne mine et fonctionnait de la même façon. Des cabines d'élévateur, fermées par un épais treillis tordu et rongé par la rouille, descendaient loin sous la surface, jusqu'à une vaste chambre grossièrement creusée dans un substrat rocheux et étayée comme au hasard par un réseau resserré de supports, une structure enchevêtrée de poteaux, de piliers, de poutres et de chevrons, qui incluait des matériaux divers – du bois, du métal, du béton, des ossements, ainsi que des bandeaux densément tissés d'une fibre assez résistante. À partir de cette chambre centrale rayonnait tout un système de tunnels qui criblaient le sous-sol de la contrée grise et désolée autour de la manufacture. On acheminait à travers ces tunnels les produits qui sortaient de l'usine - parfois à la main littéralement, mais le plus souvent avec des chariots et des wagonnets –, depuis les secteurs les plus proches jusqu'aux points de livraison les plus éloignés, les plus obscurs et les plus improbables.

À l'origine, les biens fabriqués dans la Tour, quoique remarquables en un sens, n'avaient rien d'extraordinaire ou de particulièrement audacieux.

C'était un affreux assortiment d'articles, qu'on aurait pu décrire plus ou moins comme des *nouveautés*. Au début, les objets assemblés par les machines de la Tour étaient d'aspect plutôt chaotique : c'étaient des choses informes, conçues sans plan préétabli, sans régularité de taille ou de dessin. On trouvait parfois dans le lot une étrange grosseur livide évoquant vaguement un visage ou des doigts recourbés, ou encore un agencement qui ressemblait à un cercueil monté sur des roulettes irrégulières ; mais pour la plupart les productions des tout débuts apparaissaient plutôt bénignes. Après quelque temps cependant les choses ont pris tournure, comme cela finit toujours par arriver, et ce désordre inoffensif et de peu d'intérêt - état qui n'a jamais vocation à durer –

a laissé place à une forme d'organisation bien plus commune, celle des entreprises de création délibérément agressives.

C'est ainsi que la Tour a mis en production un autre assortiment de *nouveautés* uniques, autrement plus affreuses et déroutantes. Parmi les assemblages et les objets qui sortaient à présent de la manufacture, quelques-uns avaient l'air presque innocents : il y avait par exemple des camées minuscules et délicats qui s'avéraient plus lourds que ne le suggéraient leurs dimensions, beaucoup plus lourds même, et des médaillons dont le couvercle rutilant s'ouvrait pour révéler un intérieur abyssal et réverbérant, un puits d'obscurité sans fond où hurlaient des échos. Autres créations du même ordre : une série de reproductions d'organes internes et de structures anatomiques au réalisme saisissant, désagréablement tièdes et souples au toucher et dont beaucoup montraient des signes avancés de détérioration ; une fausse main amputée dont les ongles croissaient chaque nuit de plusieurs centimètres et repoussaient obstinément si l'on entreprenait de les couper ; de nombreux objets naturels, pour la plupart des courges renflées qui laissaient échapper un cri prolongé et assourdissant aussitôt qu'on les prenait en main ou qu'on dérangeait en quelque façon leur inertie végétative. Parmi les productions plus intrigantes, l'assortiment comptait des globes solides et rugueux de lave incandescente, où avaient été incrustés deux yeux chassieux dont le regard glissait interminablement de gauche à droite, dans une oscillation inexorable de pendule. Il y avait aussi un simple morceau de ciment, un fragment de trottoir ou de chaussée quelconque, qui laissait partout où on le déposait une tache graisseuse et verte absolument indélébile. Mais ces articles plutôt rudimentaires ont fini par être suivis, puis définitivement remplacés, par des assemblages et des objets autrement plus sophistiqués. Un exemple de ces *nouveautés* d'un type plus complexe était une boîte

à musique ornementée qui émettait quand on l'ouvrait un bref gargouillis ou un bruit de succion imitant le râle d'un mourant. Un autre produit manufacturé par la Tour en grandes quantités, une montre à gousset, cachait sous son boîtier doré un curieux mécanisme horloger, où les nombres étaient matérialisés par de petits insectes frétilants entre lesquels tournaient, en fait d'aiguilles, des langues de reptiles effilées et roses. Mais ces exemples suffisent à peine à donner une idée de la variété de marchandises qui sortaient de la manufacture à l'époque où elle produisait ces nouveautés. Il me faut au moins mentionner les tapis exotiques dont l'intrication de motifs abstraits, si on l'observait suffisamment longtemps, se réagençait en fantasmagories évanescentes, comme auraient pu en susciter la fièvre ou d'irréversibles dégâts cérébraux.

Ainsi qu'on me l'avait appris, et comme je viens moi-même de vous l'apprendre, le moyen de distribution des articles de nouveautés fabriqués à la Tour consistait en un système de tunnels occupant le premier niveau - pas le second, ni non plus le troisième s'il existait - des caves creusées sous les trois étages du bâtiment qui abritait la manufacture. Il semble que la présence de ces sous-sols n'ait pas forcément motivé le projet de départ, mais qu'en réalité ils en auraient constitué un développement improbable et pervers - lequel pourrait bien avoir coïncidé avec ce moment où la Tour Rouge, pour employer le nom qu'on lui connaît, passait par sa propre série de mutations, abandonnant son état antérieur pour devenir un simple site de fabrication. Selon toute apparence, cette métamorphose a demandé l'excavation - je ne peux pas dire si cela s'est fait depuis la surface ou les profondeurs - d'un réseau de tunnels dédié à la distribution des articles de nouveauté, en tout cas tant que la manufacture en a produit.

Dans le même temps qu'on donnait aux inventions uniques de la Tour une forme achevée, il semblait qu'on leur assignait également des points précis de livraison, qu'elles atteindraient convoyées soit à la main, soit dans des wagonnets ou des chariots parfois tractés sur de grandes distances à travers le réseau souterrain de tunnels. Personne n'avait la moindre idée de l'endroit où elles finiraient par ressurgir : dans le fond ténébreux d'un placard, enterrées sous un tas de déchets quelconques, où plusieurs articles de la nouveauté la plus raffinée et la plus extrême attendraient pour un temps indéterminé qu'on tombe dessus par hasard, sinon par malchance. À l'inverse, il pouvait arriver que la même invention, ou qu'une autre qui n'avait rien à voir, fût placée au chevet d'un lit dont l'occupant la découvrirait presque aussitôt. Tous les points de livraison étaient possibles ; aucun n'était hors de portée de la Tour Rouge. Des témoins ont même affirmé – dans un état d'hystérie intense ou de semi-coma – que des articles de la manufacture avaient été trouvés nichés à l'intérieur d'un corps vivant ou bien fraîchement décédé. Si l'on se fie aux plus récentes de ses productions, je suis certain que la manufacture était capable d'un tel tour de force. Mais on saisira mieux le délabrement de ma propre imagination en essayant, comme je l'ai fait, de se représenter combien de ces articles monstrueux produits à la Tour ont été livrés, avec beaucoup de zèle et de précautions – et toujours par le seul moyen de ces interminables boyaux souterrains – , jusque dans des lieux prodigieusement éloignés, où ils ne seraient jamais découverts ni ne pourraient jamais l'être ; vraiment les voies de la Tour Rouge étaient impénétrables.

De même que la manufacture s'était dotée d'un réseau de tunnels de distribution au moment où elle amorçait la fabrication de ces *nouveautés*, une extension de ce réseau était progressivement devenue nécessaire à mesure que la production

entrait dans sa nouvelle phase. Dans les cabines grillagées qui permettaient l'accès aux souterrains depuis les régions supérieures, on avait installé un levier spécial qui, quand on le tirait vers soi, ou peut-être quand on le poussait vers l'avant (je ne suis pas familier de tels détails) faisait descendre la plate-forme vers un second sous-sol. Ce secteur, creusé plus récemment, était de dimensions beaucoup plus modestes, et donc en un sens beaucoup plus intime que celui qui s'étendait juste au-dessus, comme on pouvait s'en rendre compte aussitôt que l'élévateur s'arrêtait et que le regard l'embrassait tout entier. Dans les souvenirs confus des témoins, le tableau auquel ils s'étaient retrouvés confrontés rappelait à beaucoup d'égards un cimetière confiné, fermé par un enclos de piquets largement espacés et un peu gauchis que rejoignait un fil de fer rouillé. À l'intérieur de cet enclos, les stèles, d'un modèle plutôt commun quoique relativement désuet, se pressaient l'une contre l'autre à se toucher ; elles ne portaient aucune inscription de nom ni de dates – rien n'y était gravé à vrai dire, sinon pour quelques ornements rudimentaires. Il fallait s'approcher pour s'en apercevoir, car le cimetière était pauvrement éclairé : une luminosité singulière émanait des parois de pierre qui l'entouraient. Ces murs semblaient avoir été couverts d'un badigeon phosphorescent dont la lueur nimbait les lieux d'un voile brumeux et grisâtre. Pendant très longtemps – combien de temps au juste je n'en sais rien -, mes rêves de fièvre ont été obsédés par la vision crépusculaire de ce cimetière enterré sous la manufacture, clôturé de piquets tordus, infusant dans cette lumière appauvrie qui sourdait des parois. Je m'attarde pour le moment sur la vision proprement dite, sans chercher à déterminer le rôle que pouvait jouer un tel endroit – en d'autres termes, sa fonction dans l'économie de l'usine qui le surplombait.

La vérité est qu'il est arrivé un moment où toutes les activités de la manufacture ont déménagé au niveau du sous-sol occupé par le cimetière. Longtemps avant la complète *évaporation* de ses machines, il s'est produit un incident, lequel a requis la mise en suspens de toutes les opérations abritées dans les étages supérieurs : les motifs en sont profondément obscurs, et l'on ne saurait s'y pencher que dans ces occasions où la curiosité, dès lors dévorante et désespérée, atteint son paroxysme, où l'éclat brûlant de la spéculation brille avec tant d'intensité qu'il menace de calciner tout ce qu'il touche. Je crois tout-à-fait judicieux de rappeler, à cet endroit de mon récit, les tensions anciennes entre la Tour Rouge – dont je suis certain qu'elle n'a pas toujours arboré cette couleur ni porté ce titre infamants – et le paysage grisâtre, d'une absolue désolation, qui entourait le bâtiment, l'oppressant de tous les côtés à la fois depuis des distances incommensurables. Mais ce qui se jouait dans le sous-sol de la manufacture était une autre histoire : c'était là qu'en un temps donné on avait relégué ses opérations ; c'était là, précisément à ce niveau où se trouvait le cimetière, qu'elles se poursuivaient.

Il apparaissait évident que la Tour Rouge avait commis une infraction ou un délit quelconque, tant le vacarme engendré par ses activités, ses productions peu orthodoxes, peut-être aussi le simple fait qu'elle était là, constituaient un véritable outrage au calme immuable qui l'environnait. Pour ce dont je pouvais juger, il y avait eu trahison, on avait perfidement rompu un pacte. Je n'ai aucun mal à me représenter un temps où la manufacture n'existait pas encore, où ses contours n'offusquaient pas le paysage informe étendant partout aux alentours sa désolation grise. Quand je contemple rêveusement ce désert grisâtre et sans vie, il m'est tout aussi facile d'imaginer qu'il a dû se produire au sein de cet ennui monumental une espèce de défaillance, comme une aspiration inexplicable et

spontanée à s'écarter de cette perfection maussade, peut-être même le désir irréprensible de céder à la tentation du *défaut*. Comme s'il s'agissait d'une concession à cette aspiration où à ce désir *venu de nulle part*, ou d'une reddition *a minima*, quelque chose a été créé et une structure a pris forme où rien de tel n'existait jusque là. Je me la représente, à son commencement, comme une irruption à peine décelable dans le paysage, tout juste l'ébauche d'un édifice, peut-être même translucide au départ, une densité grise émergeant du gris, élégamment imprimée contre l'horizon, d'une façon très harmonieuse. Mais ces espèces de structures et de créations ont leurs propres désirs, leur propre destinée à accomplir, leurs propres mystères, leurs propres mécanismes auquel il leur faut obéir quel que soit le risque.

À partir de cette désolation grise, de ce paysage absolument informe, un fantôme de bâtiment avait été produit, une tour pâle, peut-être une tour transparente qui, au fil du temps, avait commencé à se transformer en manufacture et à diffuser, comme s'il s'agissait de quelque grotesque acte de guerre, une ligne d'articles de nouveauté plutôt macabres et prodigieusement repoussants. Dans un mouvement de défi, à un moment ou à un autre, la tour avait rougi sous l'effet de sa mystérieuse obsession pour la trahison et la perversité. Si l'on s'en tenait aux apparences, on pouvait bien trouver que la Tour Rouge offrait un contrepoint splendide à la désolation grisâtre des alentours, dans un arrangement unique où s'exacerbait la magnificence de chacun de ses deux composants. Mais dans les faits il existait entre les deux une indicible hostilité, profondément enracinée. On avait bien tenté de reprendre possession de la Tour, ou tout au moins de la rapprocher tant soit peu de l'espace informe où elle était née. Je fais évidemment allusion à cette démonstration de force dont le résultat avait été *l'évaporation* des innombrables machines qui formaient

l'arsenal de la manufacture. Chacun des trois étages de la Tour avait été vidé, purgé des outils révoltants qui permettaient la production des articles de nouveauté, et la partie de la manufacture qui s'élevait au-dessus du sol avait été abandonnée et promise à la ruine.

Je crois que même si les machines dans la Tour ne s'étaient pas évaporées, le cimetière souterrain ou quelque chose du même acabit aurait fini par apparaître : c'était la direction que l'usine avait prise, comme le laissaient supposer certains de ses articles de nouveauté parmi les plus récents. Les machines devenaient peu à peu obsolètes au fur et à mesure que la Tour, entraînée par son obsession pathologique, s'attelait à des projets de plus en plus expérimentaux, sinon visionnaires. J'ai déjà indiqué que les stèles, dans le cimetière enterré sous la manufacture, ne mentionnaient ni le nom des occupants des tombes, ni aucune date de naissance ou de décès. La chose a été confirmée par un grand nombre de témoins, quoique dans des termes à peu près inintelligibles. La raison de cet anonymat est immédiatement évidente à quiconque les voit, plantées de guingois en rangs resserrés, dans le brouillard phosphorescent émis par l'enduit lumineux badigeonné sur les parois de pierre. En fait, rien ne certifie qu'aucune de ces tombes ait jamais abrité quelqu'un dont le nom, les dates de naissance et de décès auraient justifié d'être gravés sur une stèle. Il ne s'agissait pas de ce qu'on pourrait appeler des *fosses d'inhumation*. Autrement dit, ces tombes ne servaient en aucun cas à enterrer les morts. C'était même tout le contraire : c'était dans ces tombes d'une conception hautement innovante qu'allaient venir au monde les dernières productions de la Tour Rouge.

Après avoir entamé son activité en fabriquant des nouveautés d'un caractère extravagant, la manufacture se lançait désormais dans la création de ce qu'on connaîtrait bientôt sous le nom

d'« hyper-organismes ». Ces productions nouvelles, elles aussi d'une excentricité choquante, sanctionnaient un niveau inouï de divergence entre la manufacture et la désolation grise et terne au milieu de laquelle elle se dressait. Comme l'impliquait la désignation d'« hyper-organisme », cette ligne de marchandises présentait les traits essentiels de tout organisme vivant, ce qui voulait évidemment dire qu'elles étaient aussi en proie au conflit viscéral inhérent à un tel état : d'une part, leur apparence et leur fonctionnement témoignaient d'une *vitalité* intense ; d'autre part et simultanément, elles manifestaient dans ces mêmes aspects une tendance inéluctable à *dégénérer*. Pour poser les choses aussi clairement que possible, chacun de ces hyper-organismes, même s'il irradiait l'énergie vitale à un degré frisant l'obscénité, était aussi, et dans le même temps, promis irrécusablement à la déliquescence et à la mort. On peut se référer à une longue tradition de délire hébété pour convenir que moins on en dit sur les rejetons de ces *fosses de naissance*, ou sur toute autre création du même ordre, et mieux cela vaut. J'ai moi-même failli rester muré dans un état de frénésie spéculative, tant me fascinaient les singularités de tous ces phénomènes hyper-organiques produits dans le cimetière enterré sous la Tour. Bien que nous puissions raisonnablement supposer que de telles créations n'aient pas vraiment été conçues pour être belles, leurs mécanismes mystérieux échappent à notre connaissance : par exemple nous ne savons rien du dispositif qui leur permettait de se mouvoir à travers le brouillard lumineux de cet univers souterrain ; ni de leurs gestes, des saccades ou des craquements qui les accompagnaient si même elles étaient capables de bouger ; ni des sons qu'elles pouvaient émettre ou bien des organes qu'elles utilisaient dans ce but ; ni de leur aspect quand elles s'extirpaient en titubant des profondeurs obscures ou venaient s'accroupir contre ces stèles où ne se lisait aucun nom ; ni

des diverses mutations par lesquelles, à coup sûr, elles devaient passer en frémissant après que la terre stérile avait accouché de leurs larves ; ni de ce que leur corps pouvait produire ou exsuder en fait de fluides ou de sécrétions ; ni de leurs réactions aux mutilations que subissait leur enveloppe corporelle, que ce fût à des fins expérimentales ou par simple sauvagerie. Souvent je m'imagine les efforts furieux que ces créations ont dû fournir pour s'arracher à cet environnement confiné que leur cerveau difforme ou défaillant ne pouvait pas même commencer à appréhender. Elles n'étaient pas en état de comprendre - pas davantage que je ne le suis moi-même - dans quel but on les avait tirées de ces tombes, de ces incubateurs d'hyper-organismes, de ces minuscules usines charnelles, établies au tréfonds et bien en-deçà de la grande manufacture abritée dans la Tour.

Quoi qu'il en soit, et en dépit des apparences du contraire, il y a des indications que la manufacture, même réduite à l'état de ruine muette, a maintenu sa production. Après tout, ni l'évaporation des machines - lesquelles avaient permis la fabrication de tant d'articles de nouveautés, à l'époque où elles opéraient sur les trois étages du bâtiment aux murs de briques rouges -, ni le délabrement consécutif du système sophistiqué de tunnels occupant le premier sous-sol n'avaient pu la contraindre à l'arrêt : la manufacture avait seulement opté pour d'autres méthodes plus pernicieuses. Les opérations au second sous-sol (celui du cimetière) sont allées bon train pendant un certain temps. Mais quand ces ingénieux sépulcres inversés ont été à leur tour anéantis avec leur lot de marchandises, on a pu croire que les aventures manufacturières de la Tour Rouge venaient de prendre fin. Des indices laissent pourtant soupçonner qu'au-dessous du bâtiment à trois étages, au-dessous même des deux premiers sous-sols, un troisième niveau souterrain est actif. C'est peut-être en vertu d'une aspiration à la symétrie, d'un goût

pour l'harmonie dans la composition des choses, que sont nées ces rumeurs fumeuses à propos d'un dernier sous-sol, comme pour offrir une manière de pendant aux trois étages que l'usine, au-dessus de la surface, dresse dans la grisaille indécise des environs. À ce troisième niveau souterrain, d'après ce qu'on prétend avec insistance, le programme de production de la manufacture est poursuivi par des moyens étranges et novateurs : ce serait à ce jour son projet le plus ambitieux dans le champ de la diffusion de créations putrides, le parachèvement de sa tradition de dégénérescence, un point de quasi perfection dans le défaut et le désordre – du moins si l'on se fie à toutes les rumeurs confuses et polluées qui circulent sur la question.

On pourra penser que j'ai trop parlé de la Tour Rouge, et ce que j'en ai dit a peut-être paru vraiment trop étrange. N'allez pas croire que je n'en sois pas averti. Mais comme je n'ai pas cessé de le rappeler tout au long de ce document, je n'ai fait que répéter ce que j'ai entendu. Je n'ai jamais vu la Tour de mes propres yeux – personne ne l'a jamais vue, et personne, sans doute, ne la verra jamais. Pourtant, où que j'aille, tout le monde en parle. D'une manière ou d'une autre, les gens parlent de ces effroyables articles de nouveauté, de ces hyper-organismes mystérieux et révoltants, ils se perdent en bavardages à propos du réseau souterrain de tunnels et du cimetière enterré, des stèles où nul nom n'apparaît ni aucune date indiquant la naissance ou la mort de qui que ce soit. Tout ce qu'ils disent a trait à la Tour Rouge, peu importe comment ils le disent - à rien d'autre que la Tour Rouge. Nous parlons tous de la Tour Rouge et nous y pensons tous, chacun à la façon dégénérée qui lui est propre. Je n'ai fait que coucher par écrit ce que tout le monde raconte (bien que les gens n'aient pas toujours conscience de ce qu'ils disent) et ce que quelques-uns ont vu (bien qu'ils n'aient pas forcément conscience de l'avoir vu). Mais quoi qu'il en soit, ils sont

toujours en train de parler, chacun en accord avec sa folie, de la Tour Rouge. Je les entends tous les jours de ma vie. À moins évidemment qu'ils ne se mettent à évoquer la désolation grise, ce vide nébuleux où la Tour Rouge – la grande Tour industrielle – s'est établie au péril de sa propre existence. Puis les voix se font de moins en moins audibles, au point que je peine à les percevoir quand elles essaient d'arriver jusqu'à moi, en lambeaux suffocants de commotion d'après le cauchemar. C'est maintenant l'un de ces moments où je dois lutter pour entendre les voix. J'attends d'elles des révélations quant aux projets nouveaux de la Tour Rouge, à ce stade où elle entreprend de viser des niveaux de corruption jamais atteints, entre autres par l'intermédiaire de ces créations élaborées dans la pénombre de l'atelier du troisième sous-sol. Je dois rester tranquille et guetter les voix. Je dois me taire, pour un moment d'horreur absolue. Alors on viendra m'annoncer que la manufacture a repris ses activités. Alors je pourrai parler à nouveau de la Tour Rouge.